

Les Chaînes de la rivière Tatu

Henry Bauchau

Volume 17, numéro 4 (100), juillet–août 1975

100 fois sur le métier...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bauchau, H. (1975). Les Chaînes de la rivière Tatu. *Liberté*, 17(4), 85–90.

Les chaînes de la rivière Tatu

C'est le 26 mai 1935 qu'a eu lieu l'épisode le plus célèbre de la Longue Marche. Après avoir passé par surprise le fleuve Bleu, l'Armée rouge de Mao Tse-toung doit, pour échapper aux armées de Chiang Kai-shek lancées à sa poursuite, traverser la rivière Tatu. Celle-ci, large de trois cents mètres et dont la traversée est toujours malaisée à cause de son cours rapide et des gorges escarpées qu'elle traverse, est encore à cette époque de l'année grossie par la fonte des neiges des glaciers qui bordent le Thibet.

Chiang Kai-shek, qui a ordonné de ramener toutes les embarcations sur la rive nord et de détruire les ponts, espère que cette fois l'Armée rouge ne pourra franchir la rivière et qu'elle sera exterminée sur ses bords ainsi que les dirigeants communistes qui font retraite avec elle. C'est là que 80 ans plus tôt Shi Ta-kai le dernier chef de la grande révolte paysanne des Taïping a été encerclé et son armée détruite. On raconte que les âmes des paysans massacrés ou noyés viennent toujours gémir et se lamenter dans le brouillard qui flotte la nuit sur les eaux de la Tatu. Les soldats paysans qui composent la majorité de l'Armée rouge connaissent tous l'impitoyable histoire de l'écrasement des Taïping et ils savent que s'ils ne parviennent pas à franchir la rivière ils connaîtront le même sort. Les choses pourtant commencent bien, les aviateurs blancs perdent la trace de l'Armée rouge pendant

qu'elle traverse de grandes forêts. En arrivant à Anshunchang, au bord de la Tatu, les Rouges trouvent une embarcation et parviennent, grâce à elle, à s'emparer des trois bacs amarrés sur l'autre rive. La traversée commence mais elle est presque aussitôt troublée par une subite crue des eaux. Il faut plusieurs heures par voyage et chaque bac ne peut emporter que quatre-vingts hommes. Il est impossible de faire passer ainsi toute l'armée, d'autant que l'aviation blanche réapparaît ce qui annonce la prochaine arrivée des troupes poursuivantes. Il est décidé qu'une seule Division, la 1ère, continuera à passer sur la rive nord en bac et que le reste de l'armée remontera le cours de la rivière pour tenter de s'emparer, à cent cinquante kilomètres en amont, du pont suspendu de Luting que la 1ère Division attaquera à revers.

Quand l'avant-garde de l'armée, après une marche forcée de jour et de nuit par des sentiers difficiles, approche du pont de Luting elle débouche dans un paysage de hautes montagnes encore couvertes de neige où le tumulte des eaux de la Tatu, lancées à la vitesse de «dix mille chevaux au galop» n'est coupé que par le cri des rapaces qui planent au-dessus du brouillard. Le pont, comme Mao Tse-tung et Chu Teh, le commandant de l'Armée rouge, l'avaient prévu, n'a pas été détruit malgré les ordres. C'est que dans cette région reculée les ponts sont rares, coûteux et difficiles à reconstruire. S'il est encore là, cela ne facilite pas le passage, car le commandant des deux régiments qui le gardent a fait retirer sur les deux-tiers de sa longueur les gros madriers dont était fait le tablier. C'est sur treize énormes chaînes, c'est sur le squelette d'un pont que viennent buter les soldats de l'Armée rouge. De l'autre côté, dans un pavillon recouvert de sacs de sable se trouve un poste ennemi défendu par plusieurs mitrailleuses, sur les rives il y a d'autres nids de mitrailleuses et des groupes de tireurs. L'Armée rouge n'a pas d'artillerie pour détruire le blockhaus ennemi qui est juste dans l'axe du pont. Chu Teh espère que la 1ère division arrivera à temps sur l'autre rive pour s'emparer du pont mais il sait qu'elle a rencontré des troupes ennemies sur sa route et a dû leur livrer bataille. Si elle n'a pas été arrêtée, ce qu'il ignore, elle a été

en tous cas fortement retardée. Il décide de laisser l'armée se reposer et d'attendre l'après-midi.

C'est à ce moment que naît chez un homme demeuré inconnu l'idée folle de forcer le passage malgré tout. Comment ? Il suffit pour cela de se suspendre aux maillons froids et humides des chaînes, de progresser ainsi pendant deux cents mètres exposé à tous les coups de l'ennemi et parvenu au tablier de se rétablir sur les madriers à demi déchaussés pour se lancer à l'assaut des mitrailleuses. C'est impossible, c'est insensé et c'est sans doute pourquoi Shu Teh et Mao qui pensent qu'il faut toujours faire ce que l'ennemi n'attend pas, décident, lorsque le projet leur parvient, de risquer l'entreprise. A quatre heures de l'après-midi, sans nouvelles de la lière Division, Chu Teh autorise les deux sections de volontaires désignées à tenter le passage. Fusils, sabres et grenades attachés sur le dos ou à la ceinture, les vingt-deux hommes de la première section se suspendent aux chaînes, la section de soutien suit. Dix-sept d'entre eux, atteints par les balles ou paralysés par le vertige s'engloutiront dans la Tatu, les autres parviennent au tablier sur lequel l'ennemi a fait couler du pétrole qu'il allume. Soutenus par les mitrailleuses rouges et par la clameur immense de l'armée, ils passeront ils parviendront en lançant leurs grenades à arrêter le tir des mitrailleuses des Blancs et, avec leurs vêtements en flammes, à pénétrer dans leur blockhaus et à s'en emparer. A ce moment, on commence à entendre les cris et les coups de feu de la lière Division qui attaque. Les régiments blancs perdent courage, ils se débandent ou bien se rendent. Deux heures après le début de l'assaut, le tablier du pont est remis en place et l'Armée rouge commence à passer sur le pont que les bombardiers de Chiang Kai-shek, gênés par le brouillard et les montagnes, s'efforcent en vain d'atteindre.

On raconte que durant toute la durée du combat, Chu Teh est demeuré sans un mot, sans un mouvement, comme pétrifié par l'importance de l'enjeu de la scène qu'il avait sous les yeux. Je suis frappé par l'immobilité de Chu Teh qui, comme Mao Tse-toung, est un fils de paysan, car on sent que son émotion plonge dans un très ancien passé, celui

précisément qu'il a pour mission d'effacer. L'écrasement des rebelles Taiping est entré par les récits et surtout par la légende dans tous les foyers de la Chine paysanne. Elle y a manifesté la victoire de l'ancien sur le nouveau, du fort sur le faible et l'inutilité toujours renouvelée au cours des millénaires des innombrables soulèvements paysans. Quand l'Armée rouge parvient au pont de Luting ce qui frappe ses regards ce sont les treize chaînes qui, sombres et menaçantes, semblent le signe de la fatalité et du pouvoir féodal qui domine encore le pays. Dans la symbolique de l'inconscient et de l'imaginaire les chaînes sont liées à ce qu'il y a de crépusculaire et de ténébreux dans le monde et en nous. C'est l'univers des Prisons de Piranèse, indéfiniment agrandies par la lumière noire des fantômes. Les chaînes sont en nous les attributs souterrains des monstres froids de la force et elles font voir à nu le pouvoir qu'ils ont d'entraver, d'enfermer et de mettre à mort. Si le droit et les libertés sont les faces éclairées de la loi, les chaînes et les prisons sont ses faces obscures et sinistres. Les révoltes et les révolutions se présentent à nous comme les moments historiques où se brisent les chaînes. Nous voyons cependant que ces ruptures violentes entraînent souvent des chocs en retour qui suscitent de nouvelles formes de répression et modifient le sens de bien des révolutions.

Pour franchir la rivière Tatu il ne s'agit pas de briser les chaînes qui s'opposent au mouvement et à la vie, il faut au contraire s'en servir et en faire des instruments de combat, grâce à l'audace, au risque et au sacrifice de ceux qui s'y confient. Si dans la Longue Marche la prise du pont de Luting a eu une telle importance cela n'est pas dû seulement au résultat obtenu, car la 1ère Division est arrivée et si l'assaut n'avait pas eu lieu elle serait sans doute parvenue à s'emparer du pont. Sa valeur exemplaire et épique réside surtout dans l'acte lui-même, dans la capacité de ces jeunes soldats de reculer les bornes du possible et de forcer le passage là où leurs ancêtres Taiping avaient été vaincus et exterminés.

La Longue Marche, qui commence après une terrible défaite, qui est longtemps une retraite, devient à ce moment

la victoire décisive qu'elle est restée aux yeux de l'histoire. Derrière tout cela qui est encore rationnel, il y a dans la zone d'ombre en chacun de nous la présence des chaînes dont nous sommes tous et toujours menacés. Là, à l'image attendue de l'homme au marteau qui brise ses chaînes pour souvent en forger de nouvelles, se superpose celle de ces jeunes garçons de dix-huit à vingt ans qui se saisissent des chaînes qui les retournent contre leurs adversaires et s'en servent pour abolir les terreurs et les paralysies ancestrales. Ils rétablissent le pont et sur ses chaînes redevenues humaines, utiles, protectrices, toute l'histoire de la Chine moderne a passé.

Qui a eu l'idée de cette « Traversée fantastique » ? On l'ignore mais sans doute est-elle née chez un des soldats de l'avant-garde arrêté devant l'obstacle. Elle est devenue ensuite celle de toute l'armée et maintenant elle est notre bien à tous.

Mao Tse-toung affirme que nous avons en nous assez de forces personnelles ou collectives pour faire face à nos problèmes et que ces forces, une fois mises en oeuvre avec l'aide du temps, se révèlent toujours plus grandes que nous ne pensions. Dans la ligne de cette voie chinoise que tout enfant lui enseignait sa mère, il estime qu'en cas de conflit il faut battre l'adversaire avec ses propres armes. « Nous avons droit, déclare-t-il avec humour, à la production des arsenaux de Londres et de Hanyang et les unités de l'ennemi se chargent du transport ». Pour Mao toute situation, tout événement donne toujours naissance à deux possibilités. Les chaînes de Luting sont un instrument d'oppression et elles peuvent rendre le pont infranchissable. Mais, sous cette première possibilité, une autre s'ouvre immédiatement qui font d'elles le moyen de l'héroïsme et du salut.

Au moment où Mao Tse-toung passe à son tour le pont de la Tatu, non en triomphateur mais en aidant de jeunes soldats qui ont le vertige et dont certains devront faire la traversée à quatre pattes, il sait que les plus lourdes chaînes de la Chine ne sont plus celles de Chiang Kai-shek ou de son passé féodal. Ce sont celles que sont en train de forger les agressions du Japon qui veut transformer le pays en colonie. Entre les trente mille hommes, aguerris certes mais traqués et mal

armés, qui lui restent et les redoutables armées japonaises la lutte semble impossible. C'est pour la soutenir cependant qu'il a poussé de toutes ses forces le Parti communiste et l'Armée rouge vers la Chine du nord. C'est du caractère impitoyable de l'invasion japonaise qu'il va se servir pour mobiliser le peuple, l'armer et le jeter dans la bataille pour la survie nationale et la révolution. Les chaînes de la rivière Tatu et la prise du pont sont la préfiguration des luttes et de la victoire qui vont suivre. Elles font voir comment, à l'encontre de la nôtre, la pensée de Mao Tse-toung a su faire place dans sa synthèse aux grandes réalités ou nécessités vitales que trop souvent nous nous masquons : réalité de la mort, nécessité du combat, de la souffrance, de la nouvelle naissance. C'est peut-être ce qui donne à sa pensée son orientation positive ainsi que son étonnante — et pourtant réaliste — confiance dans l'homme. A la racine de la pensée et de l'action, on trouve toujours chez lui le courage. Une très longue expérience lui a fait voir que femmes ou hommes, les deux moitiés du ciel, nous en sommes pourvus en suffisance.

HENRY BAUCHAU